

LE FAIT DU JOUR

redaction@sonapresse.com

Malades ou guéris, ils témoignent

I. I (Sce : AFP)
Libreville/Gabon

Park Hyun, Sud, Coréen de 47 ans en bonne santé, professeur en ingénierie. Admis en soins intensifs huit jours à Busan (sud). Rentre chez lui après deux tests négatifs.

Il pensait que "ce n'était pas son problème" quand soudain un mal de gorge, une toux sèche et quelques jours après, une telle difficulté à respirer qu'il croit mourir à plusieurs reprises. "J'étais vraiment dans un sale état".

Hospitalisé, maintenu dans une chambre à pression négative, il est mis sous oxygène et on lui administre du Kaletra, un traitement contre le sida. "C'étaient les montagnes russes", dit-il, "comme si mon thorax était écrasé sous une épaisse plaque et aussi comme si des aiguilles s'y enfonçaient".

Certaines douleurs sont peut-être des effets secondaires, pense-t-il. Après avoir pris du Kaletra, la gorge a commencé "à brûler (...) et ensuite mes poumons, et mon estomac aussi brûlaient". Sa peau devient toute sèche et rouge mais les médecins ne veulent pas arrêter le traitement.

"Quand j'allais mieux, je me disais que c'était peut-être la dernière fois de ma vie que je pourrais écrire quelque chose. Alors j'ai essayé d'écrire quelques mots sur Facebook".

Fabio Biferali, Romain de 65 ans, cardiologue. Huit jours "isolé du monde" au sein du service de soins intensifs et de réanimation de l'hôpital Policlinico Umberto I de Rome, un service d'orthodontie reconverti pour faire face à la crise. "J'avais des douleurs étranges. (...) C'était comme avoir un ouistiti sur le dos, un de mes patients m'avait décrit ses symptômes ainsi".

"Le traitement pour la thérapie par l'oxygène est douloureux, la recherche de l'artère radiale est difficile. Ils le faisaient jusqu'à deux fois par jour. Ça m'a aidé d'être médecin pour supporter la douleur. Désespérés, d'autres patients criaient +Assez, Assez+!"

On lui administre des antiviraux, contre la malaria, le sida ou en-

core du tocilizumab pour l'arthrite, "rien qui ne soit certifié".

"Le plus dur, c'était la nuit, je ne pouvais pas dormir, l'angoisse envahissait la chambre. (...) les cauchemars arrivaient, la mort rôdait". "J'avais peur de mourir sans pouvoir m'accrocher à la main de mes proches, je me laissais envahir par le désespoir".

Le personnel médical "était complètement couvert, les pieds, les mains, la tête. Je ne pouvais voir que leurs yeux derrière leur masque de verre. Des yeux affectueux. Je n'écoutais que leurs voix. Beaucoup étaient jeunes, des médecins en première ligne. C'était un moment d'espoir".

Wan Chunhui, Chinois de 44 ans souffrant d'hypertension, investisseur, marié, une fille de neuf ans. Hospitalisé le 30 janvier à l'hôpital de campagne de Huoshenshan à Wuhan (centre), où l'épidémie a commencé sur un marché. Guéri après 17 jours à l'hôpital. Sa quarantaine de 14 jours passée, il attend de recevoir sur son téléphone son code QR qui fait office de laissez-passer et atteste qu'il est sain. La première fois qu'il va à l'hôpital fiévreux, il est diagnostiqué Covid-19 mais renvoyé chez lui avec des antibiotiques faute de place. "J'étais terrifié".

Son état empire, une mauvaise toux s'installe. Il est admis dans un premier hôpital le 30 janvier. Une hormono-thérapie fait baisser la température mais il a toujours du mal à respirer. Les médicaments manquent, les soignants sont mal protégés, utilisent des sacs poubelle pour couvrir leurs chaussures.

Il est transféré le 4 février dans un des deux hôpitaux de campagne mis en place spécialement pour les malades du nouveau coronavirus à Wuhan, doté d'équipements et de médicaments occidentaux. "Je n'étais pas paniqué mais il y avait de l'angoisse parmi les patients".

"Maintenant, je regarde les choses différemment. Je me sens calme à propos de tout, vraiment calme. (...) J'ai atteint la porte de l'enfer et j'en suis revenu. J'ai vu ceux qui n'avaient pu guérir et qui sont morts. Cela m'a beaucoup marqué. Je ne prends plus grand chose au sérieux".

Djemila Kerrouche, Française de 47 ans, mère au foyer ancienne femme de ménage, mariée, trois enfants de 6, 11 et 19 ans. Tombée malade le 17 mars. Confinée chez elle à Mulhouse, dans l'est de la France dévasté par l'épidémie.

"J'ai eu une petite quinte de toux. Le lendemain, ça a empiré, je n'avais plus de voix, pas de goût, pas d'odorat. Quand je toussais, j'étais faible, très très faible. Je n'ai pas été testée mais le médecin a diagnostiqué le coronavirus".

"J'ai supplié mon mari de prendre une semaine de congés mais il travaille dans une boucherie, il m'a dit: +Tu imagines si tout le monde faisait ça ? il n'y aurait plus à manger+".

"A la maison, je porte des gants, un masque. Je ne touche pas la nourriture. Mais j'ai déjà deux de mes enfants qui toussent".

"Le pire de tout, c'est pour les de-

voirs. Mes enfants se mettent une grosse pression, ils veulent réussir à l'école. Leurs profs leur donnent du travail comme si la situation était normale. La grande de 19 ans, elle prépare un bac pro (diplôme de fin d'études secondaires) et je la vois pleurer quand elle n'y arrive pas et je ne peux pas la serrer dans mes bras, la consoler, l'aider".

"Je n'ai pas le moral, du tout. Je n'arrête pas de pleurer, il n'y a pas de réconfort, cette situation me dépasse".

Lorena, Equatorienne de 33 ans, enseignante, nièce du "cas zéro" en Equateur qui revenait de vacances en Espagne et a été accueillie à son retour par une fête de famille d'une trentaine de personnes, fin février dans cette ville du sud-ouest du pays.

"Ma tante n'est allée nulle part. Elle n'en a pas eu le temps. A son arrivée déjà, elle n'était pas bien (...) Elle nous a dit s'être sentie

fiévreuse pendant le voyage et que beaucoup de gens toussaient" dans l'avion.

Le 22 février, la tante de 71 ans est hospitalisée à Guayaquil, épicentre de la pandémie en Equateur, une semaine plus tard la contamination est confirmée. Ses proches sont isolés et testés. Le 1er mars, ils voient à la télévision la ministre de la Santé Catalina Andramuño - depuis déchu de ses fonctions - énoncer cinq cas en conférence de presse. "C'était nous!", dit Lorena. "Nous l'avons appris par la télévision" sans en être informés avant. Le 13 mars, la tante meurt. Une dizaine de membres de la famille est contaminée dont Lorena - qui guérira. Personne ne sait vraiment comment traiter les malades confinés chez eux. Les médecins "me disaient: +Prenez lui la tension, vous+ ou ils refusaient de toucher mes parents".

Google dévoile les premiers effets du confinement partiel au Gabon

Serge A. MOUSSADJI
Libreville/Gabon

DEPUIS l'instauration du confinement partiel en mars passé, beaucoup, au regard de la désinvolture avec laquelle certains citoyens se comportent, se demandent si cette mesure a produit des effets. Selon le géant américain Google, la réponse est finalement oui. Comment s'y prend-il pour arriver à une telle conclusion ? Google a analysé du 16 février au 29 mars passé la localisation des téléphones portables dans tous les pays qui appliquent, sur cette période, la mesure précédemment mentionnée. On découvre si le confinement est respecté dans un pays/une région en voyant la baisse ou la hausse de fréquentation par type d'endroits. Que ce soit les grandes surfaces ou les pharmacies. D'après les chiffres publiés par ce dernier, et qui se basent sur les possesseurs

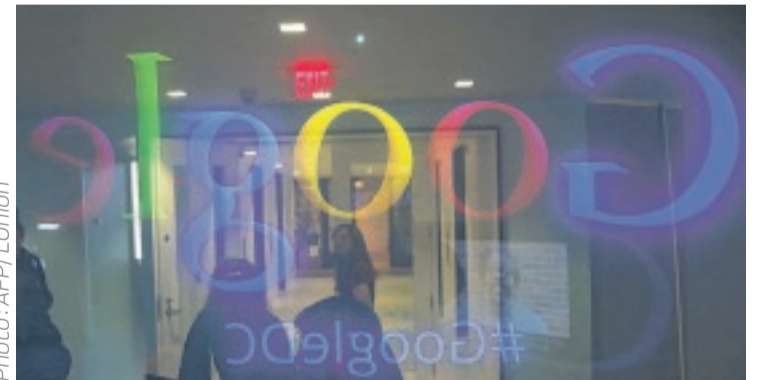


Photo: AFP/L'Union

de smartphones qui laissent en permanence leur géo-localisation ouverte à Libreville et ailleurs, les commerces et loisirs (la fermeture des bars notamment y est pour quelque chose) ont enregistré une baisse de fréquentation de 39%, les épiceries et pharmacies sont à -24%, les lieux publics perdraient 25% d'habités, pendant que les lieux de travail se seraient vidés de 15% de travailleurs. Il ne reste qu'un seul endroit qui a une donnée positive, c'est la maison. D'après Google, 15% des gens restent bien chez eux en cette période de

confinement partiel au Gabon. Des chiffres à mettre sans doute en rapport avec la désertion des lieux de travail. Partout, sur le continent africain, cette tendance est observée par le géant américain de la technologie. On remarque par exemple que la fréquentation des lieux de divertissement a baissé de 16% au Bénin, contre 79% en Afrique du Sud et 81% en Suisse. Pour les lieux publics, une hausse de 10% est enregistrée au Bénin, contre une baisse de 55% en Afrique du Sud, entre autres. Des chiffres qui font réfléchir.